A PROPOS DU MOT *SAMPAN*.

Par NOEL PERI,

Membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

L'origine de ce terme d'usage si général dans tout l'Extrême-Orient est enveloppée d'obscurité. On la cherche tantôt dans le malais, tantôt dans le chinois, ce qui porte a priori à penser qu'aucune de ces deux langues ne la fournit d'une façon bien satisfaisante.

Yule écrit à ce sujet dans le *Hobson-Jobson* (1) :

« SAMPAN. A kind of small boat or skiff. The word appears to be Javanese and Malay. It must have been adopted on the Indian shores, for it was picked up there at an early date by the Portuguese ; and it is now current all through the further East. [The French have adopted the Annamite form *tamban*]. The word is often said to be originally Chinese, « *sanpan* » — « three boards » and this is possible. It is certainly one of the most ordinary words for a boat in China. Moreover we learn, on the authority of M. E. C. Baber, that there is another kind of boat on the Yangtse, which is called *wu-pan* « five boards ». Giles however says : « From the Malay *sampan* = three boards » ; but in this there is some confusion. The word has no such meaning in Malay. »

Tout n'est pas de même valeur dans cette intéressante note. Il est certain, comme le dit l'auteur, que le mot *sampan* est l'un des plus usités pour désigner une barque, non seulement dans les ports de Chine où les étrangers ont accès, mais dans ceux du Japon, de l'Indochine et de l'Extrême-Orient en général. Il paraît douteux qu'il soit d'un usage courant en dehors de ces points, dans l'intérieur de ces pays, et notamment de la Chine. Les Annamites, ceux du moins qui sont en relations suivies avec les Français, disent *sampan*, qui leur a sans doute été apporté par ces derniers, ou peut-être par les étrangers avec lesquels ils furent en rapport au XVII^e^ siècle, et non *tamban*, qui représente d'ailleurs la prononciation sino-annamite des caractères 三 板 et devrait exister précisément si cette expression était venue en Annam par la Chine et au moyen des caractères chinois ; je ne sais d'où Yule a pu tirer cette forme. Je n'ai pas retrouvé dans les œuvres de Giles à ma disposition, le passage qui lui est attribué, et qui doit être tiré d'un ouvrage déjà ancien. Dans son *Chinese-English Dictionary*

(1) Nouvelle édition, 1903.

Persée creative commons

(1892), on lit sous le caractère 板 *pan* : « 三板, a *sampan*, — said to be derived (1) from the Chinese term here given, *viz.* « three boards » ; (2) from the Malay word for a small boat. » La deuxième édition de cet ouvrage (1912) n'a rien modifié à cette note.

A Glossary of references (1900) du même auteur est plus net. « *Sampan*, y est-il dit p. 244, a chinese boat of any kind, short of a junk, may be so called. From the Malay *sampan*, a small boat. It is written in Chinese 三板 or « three planks » ; but also 杉板, 舢舨, etc. »

L'origine chinoise du mot *sampan* est donc nettement écartée. Avec toute raison d'ailleurs ; car si l'expression « trois planches » peut à la rigueur désigner un « petit bateau », il paraît plus difficile que *chan-pan* 杉板 « planche de pin (cryptomeria) » puisse avoir ce sens. Et si *pan* 舨 signifie « bateau », *chan* 舢 semble bien avoir été forgé pour les besoins de la cause et pour donner une apparence de signification à un caractère employé phonétiquement ; il n'existe pas dans le dictionnaire de K'ang-hi ; le moderne *Ts'eu yuan* 辭源, vol. II, p. 199, note à son sujet, qu'il « se lit comme 山 *chan* », et donne comme exemple de son emploi, 舢板, qui est une nouvelle graphie pour *chan-pan*, « nom d'un bateau » : 舢. 讀若山. 舢板. 船名. Il renvoie pour plus de détails à l'article 三板, vol. I, p. 25. On n'y trouve que la définition « nom d'un bateau » 船名, et un renvoi au *Pei hai ki yeou* 裨海記遊 dont il cite le passage qu'on va lire. Il ajoute seulement : « Aujourd'hui on écrit généralement 舢 , *chan-pan*. »

Le *Pei hai ki yeou* (1) est un ouvrage moderne, écrit dans les toutes dernières années du XVII^e siècle, ou dans les premières du XVIII^e (2). Parlant d'une descente à terre aux îles Pescadores, il écrit, p. 4 : 乘三板登岸, « montant en sampan on débarqua au rivage ». Puis il ajoute la note suivante : 三板卽脚船也. 海船大不能近岸. 凡欲往來. 則乘三板. 至欲開行. 又拽上大船載之 : « Le sampan est un bateau transbordeur. Les bateaux de mer étant [trop] grands, ne peuvent s'approcher du rivage ; ceux qui veulent y aller et en venir montent en sampan ; au moment de partir on élève [le sampan] et on le met sur le bateau. »

Il paraît digne de remarque que cet ouvrage, un des rares d'une ancienneté relative, sinon le seul, qui emploie le terme de *sampan*, le fasse suivre d'une note explicative. L'auteur pensait évidemment que sans cette précaution, il risquait de n'être pas compris. On ne s'expliquerait guère ce scrupule si ce mot, d'ailleurs très simple, avait été d'origine chinoise et couramment employé dans le pays.

Sampan est-il donc d'origine malaise ? On a vu que cela paraissait probable à Yule. Jal le disait déjà dans son *Glossaire nautique*, p. 1314.

---

(1) K. 28 du *Tchao tai ts'ong chou* 昭代叢書.

(2) La postface est datée de 1713.

Mais d'autre part le véritable mot malais pour « bateau, barque » est *prāhu*. Le *Dictionnaire français-malais* de Favre donne de plus comme traduction de ces mots, *banting* et *lingang*, mais ne mentionne pas *sampan* ; dans presque tous les exemples qu'il cite, on ne voit d'ailleurs que *prāhu*, qui paraît le terme de beaucoup le plus usité. *Sampan* se trouve seulement dans l'expression *sampan bātil*, « un tout petit bateau ».

Pour *bātil*, le *Dictionnaire malais-français* du même auteur donne « écuelle, petite jarre », et cite à nouveau l'expression *sampan bātil*, « un petit bateau, nacelle ». L'article *sampan* présente plus d'intérêt ; je le cite en entier. « *Sampan*. (Chin. 三 板 *san pan*, trois planches) canot, nacelle, petit bateau. [Jav. et Sund. *sampan*. Mak. *sampang*. Tag. et Bis. *sampan*, embarcation chinoise. Day. *sampan*].

Ainsi pour Favre, ce mot qui se retrouve dans tout l'archipel indonésien, est d'origine chinoise. Pijnappel, *Maleisch-hollandsch woordenboeck*, est de la même opinion. « *Sampan*. Chin. bootje, schuitje », écrit-il. Le malais a pourtant le mot *sampang*, que Favre traduit « ramé, l'action de ramer avec une pagaie par une personne qui se tient debout à l'avant d'un bateau », et qui à première vue paraît assez voisin de *sampan*. Il y a sans doute quelque raison qui ne permet pas d'en faire dériver celui-ci, car ni Favre ni Pijnappel ne l'ont essayé ; tous deux au contraire lui donnent une origine chinoise. Même observation pour le dayak *sampan*, à la suite duquel Hardeland, dans son *Dajacksh-deutsches Wörterbuch*, mentionne un *sampang*, mais avec le sens tout différent de « Nebenweg, Nebenfluss, Beiwerk, etc. »

En résumé, il résulte des remarques qui précèdent que, tandis que les Chinois à tout le moins tendent à voir en *sampan* un mot étranger pour lequel ils usent de graphies variées et ont même créé assez récemment un caractère spécial, et que les sinologues sont portés à lui donner une origine malaise, les malaïsants au contraire le croient emprunté au chinois. Il y a beaucoup de chances dans ces conditions pour que *sampan* ne soit en effet ni chinois ni malais. Il faut donc chercher dans une autre direction.

Comme le dit Yule, *loc. cit.*, il paraît pour la première fois dans l'ouvrage de Varthema qui fut publié en 1510, deux ans après son retour des Indes, sous le titre : *Itinerario de Ludovico de Varthema Bolognese nello Egypto, nella Arabia deserta e felice, nella Persia, nella India e nella Ethiopia*. On y lit au *Libro sesto dell'India, Cap. II, De Cholmendel città dell'India* : « Pigliammo un navilio con alcuni mercatãti laqual sorte di navilii si chiamano Chiampane, che sono piane di sotro e dimandano poca acqua. » (1) Et un peu plus loin,

(1) *Delle navigationi e viaggi raccolte da M. Gio. Battista Ramusio*, Venise, 1606, t. I, fol. 163 verso D.

même livre, chapitre XXIII : « ... una isola distante de qui per trecento miglia ; li dimandammo allhora se si poteva andare a quella isola sicuramente ; li christiani... dissero, che con queste navi grandi no si poteva andare alla detta isola.., che bisognava comprare una Ciampana, cio e un navillo piccolo. » (1)

La relation de voyage de Barbosa parue en 1516, celle de Mendez Pinto parue en 1540, écrivent *champana* ; et les graphies *champana* et *champan* sont d'usage courant, à peu près les seules employées dans les ouvrages du XVI[e] et du XVII[e] siècles (2). *Champan* est encore la seule que donne le *Dictionnaire de marine* du vice-amiral Willaumez (3). Le chinois *chan-pan* 舢板 en conserve quèlque chose. *Sampan* n'est qu'une forme simplifiée, plus coulante, qui a fini par prévaloir dans l'usage moderne. C'est donc à la forme *champan* ou *ciampane*, plutôt qu'à *sampan* que doit s'attacher la recherche. De ce fait l'étymologie « trois planches », qui donne en effet *san-pan*, paraît écartée.

Mais *champan* est employé ailleurs que dans les pays dont il a été question jusqu'ici. Blair et Robertson ont signalé dans une note de la remarquable publication *The Philippine Islands*, t. V, p. 194, qu'il est encore en usage aujourd'hui dans la Colombie. Notre bibliothèque est malheureusement peu fournie d'ouvrages sur les langues et les coutumes de cette région. Toutefois on trouve dans *Le Tour du Monde* quelques relations de voyage qui confirment et éclairent un peu l'intéressant renseignement donné par Blair et Robertson. C'est d'abord le *Voyage à la Nouvelle-Grenade* du D[r] Saffray où on lit (4) : « La navigation sur la Magdalena est assez active et très pittoresque... Des *bongos*, grandes pirogues creusées dans des troncs de ceibas et qui peuvent contenir de soixante à soixante-dix tonnes de marchandises... Le *champan* est un *bongo* de grande taille, recouvert d'un toit de roseaux et de feuilles de palmier. C'est la plus pittoresque des embarcations de la Magdalena. Quand les petits paquebots ne marchent pas, les *champanes* les remplacent. L'intérieur est divisé par des nattes en compartiments servant de chambres et de magasins... A l'arrière le capitaine... se sert d'une longue pagaie en guise de gouvernail. Sur le toit, dix à douze nègres, armés de longues perches terminées par une fourche en bois dur et dont l'extrémité (est) appuyée à nu sur la poitrine,... poussent la lourde masse contre le courant à grand renfort de cris ... Nu sous un soleil ardent, sa perche appuyée sur ... sa poitrine, il (le *boga*, marinier) marche le long de l'embarcation, agissant à la fois par son poids et par l'effort de ses muscles. »

---

(1) *Ibid.*, fol. 167 recto B-C.

(2) Voir notamment les diverses citations faites par YULE dans le *Hobson-Jobson*, et par DALGADO dans son *Glossario Luso-asiatico* (Coïmbra, 1919).

(3) 1 vol. in-8 ; Paris, Bachelier, 1820.

(4) T. XXIV, 1872, 2[e] semestre, p. 103.

E. André écrit dans le récit de son voyage dans *L'Amérique équinoxiale* (1) : « Les *bogas* ou bateliers conduisent leur *champan* ou bateau long couvert de feuilles de palmier, et descendent les eaux jaunes (du Cauca) jusqu'au brazo de Loba. » Toutefois à en juger d'après un dessin qui accompagne ce récit, le *champan* ne serait pas toujours aussi grand que le dit le document précédent.

A. Reclus dans son *Exploration aux isthmes de Panama et de Darien*, écrit : « Notre escouade remplit plusieurs pirogues ou « champa » et une grande « canoa » (2). Ces *champa* devaient être de taille assez modeste, car la « grande canoa » n'avait que 20 mètres de long sur deux de large.

Les côtes de la Colombie furent découvertes en 1499 par Oleja et peut-être Américc Vespuce ; Oleja y revint en 1501 ; Bastidas y toucha la même année, et Christophe Colomb y relâcha en 1502. Sans doute l'intervalle entre le moment où ceux-ci purent connaître les *champans* américains et celui où Varthema vit les *ciampane* sur la côte de Coromandel et en Malaisie est assez court. Mais il faut remarquer que sur cette même côte, Vasco de Gama en 1498, Cabral en 1500, ne trouvèrent que des *tones* (3), des *almadies*, des *acalayas* (4), et point de *ciampane*. Or la découverte de la Colombie se place précisément au temps des voyages de Gama et de Cabral, et plusieurs années avant celui de Varthema. Cette coïncidence est remarquable. D'autre part, les mots *canoa* (canot) et *piraga* (pirogue), pour nous en tenir à des exemples du même genre que *champan*, manifestement originaires des mêmes régions, n'ont pas eu besoin, pour devenir courants dans la langue des marins et des voyageurs, de plus de temps qu'il n'en aurait fallu à *champan* pour passer des Indes Occidentales aux Orientales.

La façon dont Varthema et les autres parlent du *ciampana* et du *champan* porte à croire que ce mot leur a paru appartenir à la langue des pays qu'ils visitaient. Mais ces langues, ils ne les connaissaient que fort peu, sinon pas du tout. Il était assez naturel qu'ils y rangeassent un terme nouveau pour eux et qu'ils entendaient pour la première fois employer dans ces régions. Des erreurs de ce genre se produisent encore de nos jours, et on a écrit de la pluie fine et pénétrante de la fin de l'hiver et du commencement du printemps au Tonkin et en Annam : « Les indigènes la dénomment crachin. » (5)

L'emploi de ce mot dans quelqu'une des relations des premiers voyageurs qui visitèrent cette partie de l'Amérique étaierait de la manière la plus heureuse l'hypothèse de son origine colombienne. Malheureusement cet appui lui manque, et les recherches en ce sens qu'à ma demande ont bien voulu faire MM. J.

---

(1) *Id.*, T. XXXIV, 1877, 2e semestre, p. 26.
(2) *Id.*, T. XXXIX, 1880, 1er semestre, p. 360.
(3) Barros, *Da Asia, Decada I*, l. IV, cap. XI, p. 358.
(4) Prévost, *Histoire générale des Voyages*, t. I, pp 101, 145, 185.
(5) *Au pays des Pagodes*, par un Ancien de la Cambre, p. 106.

Bloch, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, et Rivet, du Muséum, et dont je leur exprime ici tous mes remerciements, n'ont pas été couronnées de succès. Il n'y a donc à vrai dire en sa faveur que la probabilité résultant des constatations suivantes : *sampan*, et a fortiori *champan*, n'est ni chinois ni malais ; ce mot existe dans la langue des Indiens de la Colombie ; l'intervalle qui sépare les premières explorations des côtes de cette région de l'apparition de ce terme dans les relations des voyageurs en Extrême-Orient est assez court à la vérité, mais pourtant suffisant à son transport d'Occident en Orient.

Le sens donné à ce mot paraît avoir fort varié ; ou plutôt ce mot a été appliqué à des bateaux fort différents d'origine, de forme et de capacité.

Pour Varthema, on l'a vu, c'est un « navilio piccolo », dont il ne précise pas autrement les dimensions, mais dont il fallut deux pour transporter deux personnes avec quelques bagages et des vivres, de Sumatra à Bantam (1) ; Barbosa n'en dit rien de plus caractéristique. Mendez Pinto ajoute un détail important ; il écrit, ch. LIX : « ... Champaõ, que era o batel do seu junco », c'est-à-dire le petit esquif pouvant juste porter deux ou trois hommes, qu'on suspendait à l'arrière des jonques. En 1590, Fray Domingo, évêque des Philippines, écrit aussi que les « champans... are the small boats of the Sangley ships » (2). C'est aussi, on l'a vu plus haut, le sens que le *Pei hai ki yeou* donne à ce mot. Il n'a jamais cessé d'être en usage ; c'est celui qui est courant aujourd'hui dans les ports d'Extrême-Orient ; et c'est le seul que Hardeland a mentionné dans son *Dajacksch-deutsches Wörterbuch* : « ein Boot welches in einem Schiffe oder grösserem Boote mitgenommen wird. »

Mais dès les premières années du XVII^e^ siècle, Gregorio Lopez dans sa *Relacion*, parle d'un « champan... which contained a considerable number of soldiers » (3) ; et Pedro de Prado définit le « champan... a boat used by the Chinese and in which they come from their country here » (4). C'est un bateau de haute mer, et Medina le confondra avec la jonque dont il n'était autrefois que le bateau : « two Chinese junks or champans » (5). Olivier de Noort qualifie de « champans » les bateaux japonais allant commercer à Manille, notamment celui que commandait le Portugais Emmanuel Luiz (6). Le Gentil écrivant d'Emouy en 1716, parle de « deux *Schanpans* ou vaisseaux de guerre » (7).

C'est cependant le premier sens qui a prévalu, et c'est le seul en usage aujourd'hui. Mais le fait qu'il a si fort varié sans que rien ou à peu près ait

---

(1) *Loc. cit.*
(2) *The Philippine Islands*, VII, p. 156.
(3) *Ibid.*, XVII, p. 103.
(4) *Ibid.*, XXII, p. 296.
(5) *Ibid.*, XXIII, p. 193.
(6) Constantin de Renneville, *Recueil des voiages...*, II, p. 123-124.
(7) *Nouveau voyage autour du monde*, lettre sixième. Amsterdam, 1746. T. I, p. 160.

changé dans la façon de construire les bateaux en Extrême-Orient, que ce mot s'est appliqué en même temps à la jonque et à la minuscule embarcation qu'elle porte, me semble peu favorable à son origine locale. En ce cas en effet il eut dû avoir un sens précis, s'appliquer à telle sorte de bateau déterminée et non à d'autres, et on ne constaterait pas de pareilles différences dans son emploi.

Qu'on me permette une hypothèse pour finir. On se demandera naturellement pour quelle raison le nom de *ciampane* ou *champan*, s'il était d'origine américaine, fut donné aux embarcations en usage en divers pays d'Extrême-Orient. Ne serait-ce pas simplement parce qu'ici comme là il s'agissait de bateaux indiens couverts ? La *piraga* (pirogue), creusée dans un tronc d'arbre, effilée, servait uniquement sans doute sur les rivières ; *canoa* (canot) semble avoir été un terme assez général, vraisemblablement celui qui désignait les petites embarcations découvertes au moyen desquelles s'établissaient les relations entre les Indiens et les bateaux européens ; le *champan* petit ou grand, car il y en avait sans doute, comme il y en a encore, de plusieurs tailles, devait être, comme il l'est encore un bateau de charge, naviguant à la perche et surtout sur les fleuves, mais couvert et offrant l'abri de son toit arrondi soit aux marchandises, soit aux mariniers. Il est permis de penser que ce dut être là une nouveauté pour les marins européens et qu'elle était pour les intéresser. Plus tard, à l'esprit de ceux qui retrouvèrent aux Indes Orientales des embarcations couvertes aussi d'un toit léger et arrondi, le souvenir dut tout naturellement revenir des *champans* des Indes Occidentales.